

II. MYTHE ET IDÉOLOGIE

II.a. "JE N'AI PU LIRE" ...

Carminella BIONDI
 Université de Bologne

Je n'ai pu lire que tout récemment, en entier, le "Bulletin" consacré à *Mythe et idéologie* coordonné par M. Delcroix. Ce qui m'a frappée, exception faite évidemment des contributions extérieures, dont la mienne, c'est la présence d'une méthode rigoureuse, solidement et longuement affinée par le groupe d'Anvers, ce qui a permis un résultat unitaire tout à fait exceptionnel dans le domaine de la recherche littéraire. Il s'agit en effet d'un corpus critique très compact qui donne vraiment l'idée d'un effort d'approche globale de l'œuvre de Marguerite Yourcenar avec des résultats qui sont, à mon avis, extraordinaires non seulement parce qu'ils dénotent une longue, passionnée et en même temps très lucide fréquentation de l'écrivain, mais surtout parce que, pour la première fois, on a l'impression d'être devant une critique *libre*.

Je m'explique là-dessus.

Qu'on en ait eu conscience ou non, Marguerite Yourcenar a été pour nous ou pour beaucoup d'entre nous, de son vivant, un "monstre sacré" qu'on ne pouvait qu'approcher de loin (c'est un paradoxe voulu), avec respect et peut-être une certaine déférence. Les parcours quelle nous suggérait à l'intérieur de son œuvre, les portes qu'elle fermait devant nous, les interdits formels ou implicites dans ses prises de distances a priori ou a posteriori face à certaine critique, ont réussi, du moins en partie, à endiguer notre liberté d'approche.

La grille du mythe conjuguée à celle de l'idéologie (sur cette dernière j'ai l'impression que Marguerite aurait mis le veto), une grille apparemment anodine, a eu un effet bouleversant dont M. Delcroix est bien conscient quand il affirme dans son introduction au volume que ce *Bulletin* peut déranger plus d'un lecteur de Marguerite Yourcenar.

D'une œuvre qu'on avait crue caractérisée par l'effacement du moi, sort de manière inattendue, à travers la dialectique mythe-idéologie, un moi hypertrophique qui remplit la scène et refuse toute réelle confrontation avec ses semblables pour n'accepter que Dieu ou quelques-uns de ses innombrables avatars, comme interlocuteurs. Je fais peut-être ici une légère

violence aux textes, mais c'est pourtant l'impression que certains d'entre eux donnent ou suggèrent.

Cette mythisation du moi se fait de différentes manières, mais jamais directement car, pour se réaliser sans conflits, elle a besoin d'intermédiaires, qu'ils soient historiques, légendaires ou de fiction, créant cette distanciation, cette zone franche où pouvoir accomplir, métaphoriquement, l'assassinat de l'Autre qu'on dit aimer, en se mettant hors de cause. Et cela évidemment non par volonté délibérée de mentir, mais par impossibilité de se lire en profondeur. Le lieu de l'autre devient ainsi celui du souvenir et donc du passé. On sait bien que toute coupure temporelle n'a pas de sens pour Marguerite Yourcenar. Et pourtant...

C'est cette émergence d'un individualisme dévorant et quelque peu aveuglant qui m'a le plus frappée dans la lecture du groupe anversoïse, au point que moi aussi je l'ai peut-être un peu mythisée et donc exagérée. Mais c'est, je crois, un important sujet de débat. D'autant plus qu'il est conjugué à une lecture "idéologique" qui indique de façon, il est vrai, très discrète et très ouverte à la discussion, la contiguïté de Marguerite Yourcenar à une élite de droite (même si elle n'en a pas conscience, refusant jusqu'à la notion de gauche et de droite). Je pense surtout à l'essai de M. Luc Rassin sur *Le Coup de grâce*. Cela nous signale, indirectement, un autre des aspects sinon tout à fait nouveaux, du moins renouvelés de l'approche critique, c'est-à-dire le jeu de miroir, sans voile, de l'écrivain avec son œuvre qui avait le plus souffert des interdits yourcenariens.

Je crois qu'il y a là matière pour un passionnant débat, à côté de tant d'autres dont ces textes nous offrent l'amorce.

Pour en venir à ma propre contribution au *Bulletin*, qui reste tout à fait marginale par rapport à la révolution qui s'y fait, mais qui indirectement et de façon très timide y consent, j'ai essayé de préciser la façon dont l'écrivain réactualise, dans *Feux*, des histoires mythiques afin qu'elles se chargent du poids insupportable d'une histoire personnelle qu'il est également impossible de dire ou de faire. Quel est donc le biais par où cette histoire frappée d'interdit, avant tout de la part de l'écrivain elle-même, réussit à escamoter le veto, pour s'exprimer, somme toute, très clairement? Car il ne suffit pas de subsumer des histoires interdites pour avoir tout dit. C'est seulement l'aspect

le plus évident qui constitue un premier filtre car il semble déjà une réponse à nos questionnements du texte.

Mais en regardant attentivement toutes les histoires mythiques qu'elle a soigneusement choisies, on s'aperçoit qu'elles se situent dans un monde aux contours labiles, peuplé de personnages en quête d'identité, où l'envers et l'endroit aussi bien que le statut des personnages peuvent changer de signe.

C'est le monde où l'on brûle (rien n'est définitif) pour un amour différent qui ne trouve de rachat que dans sa transmutation, on serait tenté de dire, ontologique, grâce au pouvoir de l'art.

C'est peut-être un lieu commun littéraire, mais on n'y peut rien étant donné qu'il fonctionne depuis des millénaires.

II.b. *LE COUP DE GRÂCE* OU LA STRATÉGIE DE L'ESQUIVE

Luc RASSON

Université d'Anvers

La lacune

Quel est le problème premier du *Coup de grâce*? Sa préface, ou plus précisément le rapport de celle-ci avec le texte même. L'ambiguïté foncière de ce récit consiste dans le fait d'une part de mettre en scène de façon aussi perspicace, aussi psychologiquement fondée, la personnalité fascisante (illustrant par là d'avance les travaux d'Adorno sur la personnalité autoritaire ou ceux de Klaus Theweleit sur la psychologie des hommes des corps-francs), et d'autre part de nier, dans la préface, de façon aussi catégorique, toute détermination politique, toute lecture politique. Ceci peut paraître d'autant plus étrange que la préface au *Denier du rêve*, deuxième version, va dans un sens inverse.

Sans la préface, la question politique du *Coup de grâce* ne se poserait pas de façon aussi prégnante. Le récit même en effet comporte un certain nombre d'éléments formels qui permettent de diagnostiquer une mise à distance de la personnalité d'Eric von Lhomond. Ainsi le lecteur averti est censé savoir que faire dire *je* à un personnage de fiction, n'implique pas nécessairement une identification totale, ni même partielle, de la part de l'auteur. En plus, le